

JEAN GIONO

**LE BONHEUR
FOU**

roman

nrf

GALLIMARD

13.13

23,63

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans – Récits – Nouvelles – Chroniques

LE GRAND TROUPEAU.
SOLITUDE DE LA PITIÉ.
LE CHANT DU MONDE.
BATAILLES DANS LA MONTAGNE.
L'EAU VIVE.
UN ROI SANS DIVERTISSEMENT.
LES ÂMES FORTES.
LES GRANDS CHEMINS.
LE HUSSARD SUR LE TOIT.
LE MOULIN DE POLOGNE.
LE BONHEUR FOU.
ANGELO.
NOË.
DEUX CAVALIERS DE L'ORAGE.
ENNEMONDE ET AUTRES CARACTÈRES.
L'IRIS DE SUSE.
POUR SALUER MELVILLE.
LES RÉCITS DE LA DEMI-BRIGADE.
LE DÉSERTEUR ET AUTRES RÉCITS.
LES TERRASSES DE L'ÎLE D'ELBE.
FAUST AU VILLAGE.
ANGÉLIQUE.
CŒURS, PASSIONS, CARACTÈRES.
LES TROIS ARBRES DE PALZEM.
MANOSQUE-DES-PLATEAUX *suivi de* POÈME DE L'OLIVE.

Suite de la bibliographie en fin de volume

LE BONHEUR FOU

JEAN GIONO

LE BONHEUR
FOU

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1957.*

Le choléra n'est plus épidé-
mique, il est devenu constitu-
tionnel.

Prosper MÉRIMÉE
(à Mme de Montijo, 19 fév. 48).

CHAPITRE PREMIER

Les premiers jours de mars 1848, une calèche pénétrait à Novare par la route de Verceil. Elle s'était présentée à la porte de la ville à dix heures du soir. Depuis longtemps, fanal éteint, elle attendait à cent pas de là, cachée dans les saules. Il y eut une relève de la garde et la voiture s'avança. Le sergent donna le passage après un bref échange de mots.

Le cocher avait l'air d'être Français. Le voyageur, lui donnant des indications dans cette langue, se fit promener au pas dans les boulevards déserts des quartiers bourgeois. Le vent de Lombardie mêlé à un peu de pluie balançait les réverbères.

L'heure sonna à San Gaudenzio.

— Nous n'allons tout de même pas attendre minuit, dit le voyageur.

Il eut le rire un peu vulgaire des hommes gras très satisfaits. Il fit prendre par une avenue bordée de jardins.

La voiture entra dans le parc de la maison Ansaldo. Les grilles lui furent ouvertes sans tarder par quelqu'un qui devait guetter. Quelques grappes de lilas déjà fleuries donnaient odeur. A la lueur un peu rousse des lanternes de l'avenue qui filtrait à travers les arbres, on distinguait sur un perron deux personnes qui attendaient. C'était une femme en casaquin très serré et chapeau à plume, malgré la pluie; l'autre, un homme en redingote. La calèche s'arrêta devant eux. Le cheval fatigué souffla bruyamment dans son mors.

— Bonsoir, Marquise, dit le voyageur.

Il se mit en devoir de sortir de la calèche. Le cocher vint l'aider en soutenant à deux mains le ressort arrière. L'homme descendit avec peine; c'était un vieillard corpulent : Bondino, dit *Brutus à la rose* rentrant à Novare.

Il l'avait quittée en 1820; il l'avait revue pour la dernière fois en avril 20. Encore, n'était-ce qu'un fantôme de ville

au milieu de la fumée. Il commandait une compagnie de soldats constitutionnels d'Alexandrie. Pendant la marche jusqu'à Agogne, il n'avait cessé de répéter à ses hommes qu'ils allaient se réunir à leurs frères de Novare. Il n'avait jamais été assez bête pour croire à ce qu'il disait. Au premier coup de canon parti des murs de la ville, il reconnut l'artillerie légère. On en était donc à vivre ou à mourir? Il tourna bride et traversa toute la colonne au galop. Aux portes de Verceil, il eut l'intention de se joindre à quelques cavaliers qui soutenaient la charge d'un peloton de cheveau-légers. Mais le soir même il était à Casale et deux jours après à Gênes.

Il n'avait pas encore fait toutes ses classes. Esclave empressé du journal des modes, son érudition ne s'élevait pas plus haut. Oublier un corps bien fait n'est pas à la portée de tout le monde. Et souvent est une erreur : lorsque mesurant avec soin la hauteur de sa cravate et époussetant d'une pichenette élégante ses revers de soie il parlait avec courage, il se faisait écouter. Le contraste entre ses foulards gorge-de-pigeon et les paroles hardies qu'il prononçait d'un air distrait était si frappant qu'il lui valut son surnom.

Il apprit à Gênes que l'armée royale négociait avec Enrico, chef de la garnison révoltée, la reddition de la citadelle de Turin. On parlait de cent cinquante mille lires. Tant que ce chiffre ne fut énoncé que par des journaliers du port, Bondino se contenta de sourire. Quand Asinari et Morozzo lui confirmèrent la réalité de l'opération, il donna au fait toute son importance.

Parti de Gênes le 8 avril de bon matin (il devait apercevoir Asinari changeant de chevaux en pleine montagne à Costemellia), il arriva à Turin dans l'après-midi du 10, pendant que le général de La Tour à la tête du gros de ses troupes y faisait son entrée en catimini. M. de La Tour ne considérait pas la reculade des constitutionnels à Novare comme une raison suffisante à défilé triomphal. Ennemi par ailleurs de toute espèce de représentation et de solennité, il expliquait de la façon suivante les événements qui l'amenaient à entrer à Turin en bicorne de lieutenant-général.

— Victor-Emmanuel, disait-il, a été contraint d'abdiquer par des gens qui prétendaient agir au nom du roi. Nous avons eu quelques jours de régence où l'on a renversé les lois fondamentales du royaume en ne parlant jamais que de respect et de fidélité au roi. Est venue une junte qui a organisé un

corps d'armée et, au nom du roi, l'a envoyé se battre contre le roi. Après toutes ces curiosités, j'arrive, toujours au nom du roi, et je m'empare de la ville. Pour qui voulez-vous en réalité qu'on me prenne ?

Il ne se fit précéder d'aucune publication propre à persuader et à rassurer les esprits. Il entra à Turin (il avait naturellement acheté la citadelle comptant) à la tombée de la nuit. Il se glissa modestement par les petites rues avec deux bataillons de chasseurs royaux. Le public lui fit un accueil froid.

Comme c'est précisément par les petites rues que se glissait aussi Bondino, il fut obligé d'arrêter son cabriolet à un carrefour pour laisser passer les soldats. Il fut sincèrement mécontent d'avoir cédé le terrain à des gens qui n'avaient même pas un clairon pour entrer dans la capitale. Il assura par la suite avoir vu Charles-Albert suivre la troupe comme un petit cantinier. Mais il est prouvé que le roi n'arriva que le lendemain.

Or, le lendemain, Bondino était de nouveau sur la route de Gênes après affaire faite. Enrico n'était qu'un tout petit personnage. Il avait déjà été surpris une fois, emportant dans sa poche les couverts d'argent de son hôtesse. En plus de ce que Bondino appelait la part du peuple, Enrico lui avait remis quarante mille francs pour les compter à une personne de sa famille. Bondino fit une note au dos d'une enveloppe : « *Ne jamais faire garder les citadelles par un besogneux.* »

Gênes, où les décorations du gouvernement se changent avec une admirable facilité, avait réinstallé le comte Desgenys après l'avoir, au propre sens des mots, traîné dans la poussière. Ce général, n'ayant absolument personne sous ses ordres, crut pouvoir se borner à interdire avec des pancartes l'entrée de la ville aux fuyards. Comme ils étaient entrés quand même et, ne pouvant faire mieux, il pressa leur départ... Beaucoup s'embarquèrent pour l'Espagne. Les principaux chefs se réfugièrent en France et en Suisse.

Bondino retrouva sur la goélette Asinari assez mécontent mais digne, Regis, l'ex-général français Guillaume de Vaucourt, l'abbé Patrioli, Viancini, Castelbergo, le médecin Andreone et même le général Lisio. Ce dernier passait pour avoir pillé la caisse du régiment. Il était très entouré.

Après cinq jours de mauvais temps, Asinari qui ne supportait pas la mer demanda à être mis à terre, près de Golfe-

Juan. Bondino l'aurait suivi volontiers. Il aimait les victimes. Il avait remarqué qu'Asinari n'avait pas de bagages et probablement pas d'argent. Il se le représentait dans les solitudes du Var. En restant à distance à côté de lui, il y avait peut-être moyen de jouir d'un spectacle agréable.

Vaucourt dont la figure était insignifiante et la personne mal tenue était très attiré par le côté rose du Brutus. Il parla de Platon. Il dit surtout assez grossièrement mais avec bon sens : « Il vaut mieux vomir encore un peu mais continuer à tenir la queue de la poêle. » Cette pensée, pour n'être pas du philosophe grec, intéressa Bondino.

Ils débarquèrent à Marseille. Vaucourt, au fait de l'affaire Enrico, voulait en définitive se fixer avec Brutus dans un domaine campagnard où il y aurait de grands arbres, des eaux courantes, un noble paysage. Il affectionnait particulièrement le côté de Gardanne où la montagne de Sainte-Victoire à l'horizon élève l'âme.

Il insistait pour prendre une voiture et aller au moins visiter ces lieux de délices. Il n'eut aucun succès. Bondino habillé de neuf avait trouvé une ville très agréable à arpenter. Un beau jour, il disparut.

Il s'était rendu compte que Marseille devenait le rendez-vous des vagabonds de Piémont et qu'ils étaient tous à la recherche de subsides.

Il avait fait la connaissance d'un nommé Vendamme, ancien forçat extrait des bagnes pour l'expédition d'Irlande sous Hoche, l'an V, et libéré de Bicêtre pour bonnes notes. Vendamme, originaire de Rochefort, lui parla des pays de l'ouest. Il y avait des agences anglaises. On pouvait y faire des affaires.

Vendamme avait le nez camus et l'air bête parce qu'il respirait par la bouche. Bondino l'engagea comme domestique et alla se fixer à La Rochelle. Il fit le commerce des cognacs en tant que correspondant de Marie Brizart et Roger de Bordeaux. Son journal pouvait témoigner que ces maisons lui avaient livré pour près de quarante mille francs de marchandises. Les ventes, suivant le même journal, avaient été faites aux sieurs Gogué, Jagueneau, Pellier, Nicole, Lestrade, etc.

En 1824, le 3 octobre, à neuf heures du soir, un habitant des marais poitevins fut attaqué et volé par six inconnus en veste ronde. On avait volé six chevaux à un fermier de Luçon. Sur l'avis de l'apparition près de Moréac de six individus

bien montés, armés de pistolets et de fusils doubles, la gendarmerie fit une battue dans la forêt d'Elven. Les recherches furent infructueuses.

A peu près vers la même époque, un ouvrier charron vint trouver le commissaire général de police à La Rochelle et lui fit une déclaration surprenante. Un employé de Gogué, qu'on appelait Merlaud, avait chargé cet ouvrier de lui faire des roues propres à un train d'artillerie. Il lui en avait expliqué toutes les dimensions. Il s'était réservé la confection de la ferrure, des jantes, des boîtes en fer, moyeux et rondelles de l'essieu. Ces pièces, commencées, furent trouvées chez lui et saisies.

On demanda à Merlaud à quoi il avait l'intention d'utiliser ce train d'artillerie. Il répondit qu'il était destiné à une pièce de canon enfouie depuis la dernière guerre. Il fut avéré que, malgré une évidente volonté, il était incapable de dire où cette pièce de canon était enfouie. Mais on trouva chez Gogué cinquante-huit barres de plomb dont le poids total était d'environ cinq mille cinq cents livres. Gogué prétendit que ce plomb était destiné à M. Dasson, propriétaire d'un château incendié, à réparer. Là-dessus, un Jagueneau, prêtre, frère du marchand de liqueurs, demanda à déclarer en son âme et conscience. La vérité est qu'il avait peur, l'affaire du plomb faisant du bruit, d'autant que dans le tiroir de l'étable, chez Merlaud, on avait trouvé des dessins de moule à balles. Il y avait également du plomb chez le curé : environ huit mille livres. Merlaud, Jagueneau et Gogué parlèrent tellement du canon enfoui qu'il ne fut plus question d'y attacher la moindre importance. Le dessin du moule à balles était bien plus intéressant.

En marge de la lettre du préfet qui disait : « *L'affaire des plombs a ranimé les haines* », le commissaire général de police ajouta de sa main : « *L'affaire des plombs n'a point ranimé les haines : elle a été l'occasion de se montrer tel qu'on est; les partis ont perdu leurs masques.* »

Vendamme qui, depuis trois ans, portait des costumes de chasse en velours à gros boutons historiés et des chaînes de montre à breloques, alla passer huit jours chez des cousins qui habitaient le marais et disposaient d'une grande barque à fond plat pour voyager sur les canaux. Il ne revint pas.

Bondino, en manches de chemise et petit gilet de nankin, quitta le chai vers trois heures de l'après-midi, à la fin de la

marée haute, disant à un garde-magasin (c'était un ancien employé des douanes révoqué) : « Je vais chez Pautière. » C'était à côté. En réalité, il s'embarqua sur la chaloupe *L'Ambition*, de Royan. Elle sortit du port avec le flot. Outre deux redingotes de soie et quatre paires de pantalons à sous-pieds, il laissait, impayée, à l'enseigne de « la Petite Oie », place Louis-XVI, une facture de six cents louis de galons, soieries et chapeaux.

Trois semaines après, le brick *La Levrette*, venant de Mornas et remontant la Tamise, passa à Sherness devant vingt vaisseaux de ligne. Bondino respectait la force sous toutes ses formes. Il aima aussi la verdure des parcs anglais, si lourde d'étoffe et coupée par de si bons tailleurs.

Il y avait à Londres quelques révolutionnaires piémontais. Peu : le pays exigeant la modestie. Bondino avait un talent d'imitation qui pouvait en tenir lieu. Il avait de l'argent liquide, de plus, une lettre de change de cent trois mille francs tirée par Cambon de Bordeaux, sur la maison Fabos et Feré de Paris, succursale Brampton Road. Il s'imposa une retraite. Il apprit à passer inaperçu. Le jour où il sut porter avec plaisir une redingote de vingt livres semblable en tous points (sauf l'essentiel) à une redingote de commis-drapier, il comprit tout l'intérêt de cet *art d'être*. Au service d'une position dans le monde, cet art pouvait être d'une très grande utilité.

D'ailleurs, en même temps qu'il réussissait à passer inaperçu, il grossissait, il *forcissait*. Il avait toujours été très gourmand de viandes. Le gigot de mouton, quoique bouilli à l'anglaise, faisait ses délices, avec le bœuf saignant. « Je suis de grosse vie », disait-il. Il s'étonnait d'avoir pu subsister jadis d'anchois écrasés dans l'huile et de pain frotté d'ail. La polenta même n'était dans son souvenir que comme une chose vaporeuse et légère et qui ne *tenait pas au corps*. Son corps bourré de viandes était désormais *tenu*. Il éprouvait des joies surhumaines à voir les tranches de bœuf cru sur les grils, à en humer l'odeur ; il en buvait les jus à la cuillère. Il mastiquait solidement, tournait sept fois sa langue dans sa bouche et sept fois sept fois. Il commença à mépriser les emphatiques, et surtout les emphatiques par sincérité de cœur. Quand il entendait (car il entendait quelquefois) parler de bonheur de l'humanité, il ne riait pas. (Il avait appris à ne pas rire.) Il se disait : « Je sais où il est. »

Comme tous les gourmands du pouvoir, il était toujours dévoré du besoin de boire. Ni alcool, ni vin (même à La

Rochelle). Le vin et l'alcool provoquaient en lui une sécrétion abondante de salive épaisse; il passait des heures à se racler la gorge. Il ne buvait que de l'eau; non pas par sagesse mais par goût et confort. Il lui en fallait d'énormes quantités. Londres lui conseilla de boire de la bière. Il se laissa tenter. Il en aima l'amertume. Il fit également connaissance avec l'eau glacée. C'était une jouissance suprême. Il finissait tous ses repas par une grande consommation de biscuits dits « champagne » trempés dans de l'eau glacée.

Vaucourt aurait été bien étonné. D'autres aussi, qui l'avaient vu quelquefois pris à son propre piège, marcher en tête (pour si peu que ce soit) comme à Novare. S'il devait se mêler encore de naïveté, comme le stockage des balles de fusil à La Rochelle (et l'on ne sait jamais, se disait-il, si une naïveté n'est pas un jour ou l'autre nécessaire) ce ne serait plus avec des Gogué et des Jagueneau.

Il avait jusque-là tenu ses pantalons — comme tout bon Piémontais — avec une ceinture. Il acheta des bretelles.

Enfin, il rencontra Luigi Savone. Il admira lui-même de quelle façon naturelle cette rencontre longuement préméditée eut lieu.

Celui qu'on surnommait « le terrible vieillard » faisait depuis des années figure de diable dans le bénitier des cours européennes. Il avait débuté dans la vie comme un apôtre et montré par la suite qu'il avait aussi l'étoffe d'un aventurier de grande envergure. La maison qu'il habitait, Harrington Gardens, impressionna Bondino. Colbeck-House était entourée par des jardins de la ville. Les frondaisons des tilleuls, l'admirable verdure des pelouses, l'odeur des roses étaient gratuites. Londres payait les jardiniers.

Savone avait écrit sur sa porte : « Croyez au ciel et aimez l'humanité. » Il donnait du pain aux oiseaux. Les merles venaient siffler sur l'appui de ses fenêtres. Bondino trouva cela très fort. La honte lui monta au front en songeant que lui, il avait toujours pris les choses au pied de la lettre. A part la peur, l'orgueil, le goût de paraître, rien ne l'avait jamais fait céder. Au fond, quand il parlait de combat pour la liberté, jusqu'à un certain point il y croyait! Il fut très sensible au mépris exprimé par la formule d'accueil.

Il fit d'autres réflexions très utiles. Savone avait une clef grâce à laquelle il pouvait user en toute quiétude du parc, clos de hautes grilles, étalé sous ses fenêtres. C'est là, dans

une paix champêtre, qu'il eut ses premiers entretiens avec Bondino et deux autres réfugiés piémontais qui étaient venus en omnibus. Malgré ses expériences et sa volonté de finesse, Bondino posa quelques questions naïves sur les gentlemen qui passaient en chapeau gibus dans les rues rouges, de l'autre côté des grilles. Avaient-ils des clefs pour entrer dans le jardin?

— Ils n'en ont pas le droit, répondit Savone en souriant. Et il ne leur viendrait pas à l'idée de demander ce à quoi ils n'ont pas droit. Ils ne pourraient entrer dans ce jardin que si notre civilité les en priait. Cette prière d'ailleurs les surprendrait et il y a tout à parier qu'ils déclinaient l'offre. Ici, le droit ne se discute pas. Il suffit de l'avoir.

Bondino écrivit cette formule au dos d'une enveloppe.

Il remarqua également que Savone ne marchait jamais jusqu'à la station d'omnibus. Il restait au bord du trottoir et il levait sa canne. La voiture s'arrêtait devant lui. Il s'approchait lentement du marchepied et le receveur l'aidait à monter. Bondino eut une sorte de vertige à la saint Paul quand il compara la solide démarche du vieillard dans Green Park où il se promenait pour sa santé aux quelques pas vacillants qu'il faisait pour aller du trottoir au marchepied.

« Je croyais avoir pris toutes mes précautions, se dit-il, mais, si j'avais réussi à Novare, Savone serait ministre (ou peut-être plus) et moi sous-préfet. »

Bondino apprit beaucoup de choses au cours de ces promenades avec Savone dans Green Park. Il fit souffrir son amour-propre avec beaucoup de courage. Il comparait la poussière de la route d'Alexandrie à Novare, le bruit des obusiers autrichiens à la douceur des allées de verdure, au chant nasillard des marchands de *ginger-beer* glacée.

Maintenant que ses pantalons étaient tenus par des bretelles et qu'il n'était plus obligé de les relever à chaque instant avec des gestes qui manquaient d'élégance, Bondino prenait un grand plaisir à marcher à côté de Savone. Le vieillard ne se soumettait qu'à des règles d'hygiène et il y soumettait absolument tout.

En avril 1830, Bondino fit la connaissance, à Colbeck-House, de Cerutti. C'était un ancien officier piémontais. Il apportait des nouvelles de Paris. Il avait vu, là-bas, beaucoup d'Anglais, notamment un M. Folks, habitant l'Hôtel Royal, rue des Pyramides. C'est grâce à lui qu'il avait eu d'ailleurs

— non pas un passeport régulier — mais une sorte de lettre-patente lui permettant de venir à Londres. De l'avis de tous ces messieurs, on était en France à la veille de la révolution. Charles X devenu aigre agaçait les dents comme un bonbon (précisément) anglais. On n'en voulait plus que pour le croquer. Les armes entraient dans Paris grâce à une entreprise de roulage qui était aux mains du député de La Rochelle.

Savone parla de barricades, de combats de rues. Il dit à Bondino : « Vous devriez aller voir ça. — Je suis trop gros », lui répondit Brutus. Par un coup de génie, il ajouta : « Hélas ! »

Cerutti repassa le détroit en mai. Son travail était difficile. Il s'accordait le plus souvent possible du repos. Il n'allait pas jusqu'à prétendre avoir des jours, ou même un jour complet de paix. Les heures, les minutes étaient bonnes à prendre. Ses missions à Londres lui plaisaient à cause des deux traversées.

Quoique typiquement du sud au physique comme au moral, Cerutti aimait la pluie, les brumes, les paysages voilés, le froid. Il détestait le soleil, surtout celui qu'on appelle : le « grand soleil ». Il s'accommodait à peine des lumières blondes d'Ile-de-France. Sa mauvaise saison était l'été.

La blancheur du Pas-de-Calais au printemps, l'eau grise, le vent frais de la mer du Nord, le contour effacé des côtes où verdissait à peine la crête des falaises, le claquement des voiles, l'indécision des bordées le ravissaient au septième ciel. Le grincement de la barre parlait seul de sécheresse et de netteté, mais il ne servait qu'à exalter la saveur de tout le reste.

Sitôt débarqué, il alla à Étapes. Il rencontra furtivement dans une église M^{me} Vasseur, concubine du directeur de l'Hôpital de la Marine. « Je n'ai pas réussi », lui dit-il. Il parla de Bondino. Il était attiré par la blancheur de cet homme gras, sa froideur de buveur d'eau.

Cerutti avait été enfermé à Fenestrelles en 1820. Un nommé Leblond dénoncé par la police de Paris fut saisi à la frontière et conduit sous escorte à Turin. Sa voiture que l'on visita scrupuleusement recelait un grand nombre de proclamations, une lettre pour M^{me} la duchesse Pardi, des instructions pour Démétrius Cerutti et pour Hector Perron.

Ces différents papiers ayant été mis sous les yeux du roi, il brûla sans l'ouvrir la lettre pour la duchesse Pardi. Cerutti et Perron furent arrêtés au sortir d'un bal et le scellé fut mis

sur leur mobilier. Cette dernière opération fut faite si adroitement, ou si maladroitement que, pendant la nuit, Charles Asinari put s'introduire dans leur chambre et enlever tout ce qu'il jugea à propos.

Une nuit d'été de 1821, quelques jours après l'entrée de M. de La Tour à Turin, Cerutti s'évada de la forteresse. Une corde pendait de sa fenêtre jusqu'au fossé mais il fut avéré qu'elle aurait été incapable de porter le poids du fugitif.

On parla d'une équipée macabre à laquelle avaient pris part deux élégantes dont une était la comtesse Alexandrine d'Aché. N'ayant pas obtenu de leurs maris la permission de se rendre au bal que donnait le commandant de la forteresse, elles s'échappèrent vers minuit et rentrèrent à l'aube au logis, dans le tombereau des morts, seul véhicule pour lequel le pont-levis s'abaissât avant l'heure réglementaire.

Interrogée, la comtesse d'Aché reçut les enquêteurs au lit et en train d'allaiter sa fille. Le bébé qui était gracieux et beau lâcha le sein une seconde pour faire aux argousins un sourire illuminé d'un lait éblouissant.

Cerutti s'installa à Lyon. Il savait porter l'uniforme. En civil et en chapeau rond, c'était un homme fluët, un peu fade. Ses grands yeux rêveurs pleins de charme quand ils corrigeaient l'insolence d'un plastron bombé et l'impérieuse escalade des galons d'or, ne parlaient plus que d'indécision.

C'était, à la vérité, un sensuel organisé pour jouir des moindres choses. Il était à la fois fort et trop faible; capable de concevoir une action courageuse et de l'entreprendre, l'odeur d'un jasmin dépassant la crête d'un mur l'en détournait. Ses faiblesses étaient, quant à son sentiment, si logiques qu'elles échappaient à son sens critique. Quand on lui reprochait un mensonge, un manquement à sa promesse, l'abandon d'une entreprise où il avait engagé ses amis, il savait, lui, qu'il avait eu d'excellentes raisons de mentir, de manquer et d'abandonner. En réalité, il ne vivait en société que par surcroît. Il ne lui fallait pas des siècles de luttes et des milliers de combattants pour atteindre au bonheur.

Il traîna pendant quelque temps une vie fort savoureuse, visitant des lacs, des vallées de montagnes, séjournant au bord de rivières paresseuses, émergeant à la « Ligue italique » au « Bouclier de Bradamante » et même aux « Théophilanthropes ». Il accepta l'aide de jeunes femmes au grand cœur, l'hospitalité de certains ménages, une ou deux positions de

23,63 f

JEAN GIONO

Le bonheur fou

« Le Bonheur fou », c'est celui qu'éprouve Angelo Pardi, le héros du *Hussard sur le toit*, à faire la révolution italienne en 1848. Angelo se promène à travers la révolution comme il se promenait naguère à travers le choléra de Provence. La guerre — cette guerre-là, qui est à la fois guerre civile et guerre à l'Autriche — lui communique les sentiments les plus délicieux. L'amitié y prend quelque chose d'exalté et d'admirable, bien propre à transporter l'âme la plus noble du Piémont. Les combats eux-mêmes, combats de rue ou batailles confuses quoique « rangées », n'ont rien de honteux, car c'est l'amour de la patrie qui les anime, ainsi qu'un prodigieux goût de vivre.

Des amours très brèves, de longues marches à pied ou à cheval, d'innombrables rencontres avec une foule de personnages d'une extraordinaire vérité sont les événements de ce roman aux dimensions tolstoïennes, mais qui est écrit dans la langue la plus rapide du monde. Quand un grand artiste traite un sujet, il arrive qu'il l'épuise. Jean Giono pourrait bien, ici, avoir tout dit sur la Révolution — tout dit aussi sur les bonheurs des âmes hautes.



9 782070 228300



57-IV A 22830 ISBN 2-07-022830-4

Extrait de la publication